

Les représentations de la sexualité féminine

Marta Antunes Maia

Investigadora Associada ao Laboratoire d'Anthropologie Sociale, Collège de France

Resumo

Todas as sociedades desenvolvem uma concepção daquilo que caracteriza cada um dos géneros. Mas, frequentemente, a mulher é determinada sobretudo pela sua função de mãe e o prazer sexual é-lhe simbolicamente proibido. Nas representações dos adolescentes, opera-se uma distinção entre a rapariga “séria”, a prostituta e a “leviana”, que corresponde a uma escala de valorização, função do comportamento sexual. Nesta lógica, a “leviana” perturba a ordem social mais do que a prostituta pois esta exerce uma sexualidade “de profissão” que supõe a inexistência de prazer sexual feminino.

Préambule

Cet article est issu d'une recherche menée dans le cadre d'une thèse de doctorat en anthropologie sociale sur les représentations et le vécu de la sexualité chez des adolescents de la banlieue parisienne. Nous avons souhaiter montrer que, dans le monde adolescent, les formes de séduction, l'assurance de soi, l'expression de la tendresse, le contrôle du corps et de son territoire personnel, les formes d'apprentissages corporels, la formation des couples mixtes, le rapport à la future alliance, le rapport au risque de transmission du VIH (virus de l'immunodéficience humaine), sont agencés par des apprentissages sociaux, économiques et culturels qui pèsent de tout leur poids. Les adolescents instituent entre eux des rapports, des codes et des rites (corporels, vestimentaires, langagiers...) qui visent à les faire entrer dans leur classe d'âge, et s'y faire reconnaître, mais aussi dans leur propre communauté

d'appartenance sociale, qui sera fonction de leur environnement socio-culturel. Or, celui-ci est tout à fait dissemblable dans les populations que nous avons choisi d'étudier: L'Institution Notre-Dame de la Providence, un établissement scolaire catholique et privé, à Vincennes, ville « embourgeoisée », est fréquenté par des individus des classes aisées; le collège Fabien et le lycée Jean Jaurès, deux établissements publics qui concentrent une population le plus souvent socialement défavorisée et en grande partie issue de l'immigration, à l'image de la ville, Montreuil; et le lycée Gregor Mendel, à Vincennes, constituant un entre-deux dans la mesure où il reçoit des élèves de toutes les couches sociales, avec toutefois une prédominance de la classe moyenne française (Antunes Maia, 2002).

L'aspect que nous avons choisi d'exposer ici a trait aux représentations du genre.

Sur les représentations du genre

Dès la naissance, les filles et les garçons sont socialisés différemment. Cette différence répond aux stéréotypes culturels de genre qui se traduisent par des rôles, des lois, des coutumes, des règles de conduites, des pratiques et des idéaux distincts, voire opposés. Toutes les sociétés pratiquent une forme de distinction sexuée des rôles. Tout individu doit porter des signes du genre auquel il est réputé appartenir, qui imposent à l'individu une normativité et se traduisent par des marques corporelles, des attitudes et des comportements. Toute société développe sa propre conception de ce qui caractérise chacun des genres. Cette conception se manifeste par des idéaux de masculinité et de féminité et amène les individus à se conformer aux caractères de leur catégorie de genre, qui sont institués et dictés culturellement et qui s'acquièrent très tôt, dans un contexte fortement émotif et marquant (Mathieu, 1991).

Dans notre société, la hiérarchie des sexes se trouve maintenue malgré l'évolution vers l'égalité des sexes amorcée notamment par l'accès des femmes à l'autonomie financière et à la maîtrise de la fécondité, dans les années 1970. Cette hiérarchie est entretenue par les représentations véhiculées principalement par les médias, qui maintiennent au niveau des mentalités des stéréotypes conduisant à une socialisation très sexuée; par les orientations professionnelles, qui gardent leur caractère sexué; par l'écart salarial entre les sexes; par les tâches domestiques qui demeurent assurées par les femmes, etc. (Bozon, 1998).

L'homme, qui se doit de coller à une certaine image de la virilité, de contrôler ses émotions, ses souffrances et ses faiblesses, représente le « sexe fort ». Les seules émotions qu'il s'autorise à exprimer sont celles qui servent les rôles associés aux positions de pouvoir, comme l'agressivité et l'autorité. La femme, elle, est déterminée surtout par ses fonctions de mère de famille, quand elle n'est pas réduite à un objet sexuel. En témoignent les pratiques de soin du corps féminin, plus accentuées et plus variées que chez l'homme, car son corps est le lieu de ses fonctions sociales principales: celles de gestatrice et d'objet sexuel (Préjean, 1994).

Les représentations du féminin et du masculin varient, toutefois, en fonction du milieu social et culturel. En effet, lorsque l'on demande aux

adolescents¹ des classes privilégiées de se définir eux-mêmes, les caractères communs aux deux sexes l'emportent sur ceux qui accentuent la différenciation sexuelle. Enfin, la femme est vue surtout dans sa fonction maternelle chez les adolescents d'origine maghrébine et portugaise et plutôt comme un objet sexuel chez les Français d'origine (Antunes Maia, 2002).

« Salopes », prostituées et filles « sérieuses »

La dimension symbolique de la sexualité n'est pas la même pour les deux sexes. Pour les garçons, la sexualité devient facilement une banalité, un acte *profane*, tandis que pour les filles elle a un caractère *sacré* « *parce que ça donne la vie* ». Chez elles, le rapprochement entre la sexualité et la procréation, la communication et les sentiments, est plus fréquent que pour les garçons, qui rapportent spontanément la sexualité au seul plaisir sexuel (Antunes Maia, 2002).

A l'inverse de la population masculine, pour la majorité des filles, le sexe est indissociable de l'amour. Elles ne conçoivent pas les rapports sexuels en dehors d'une relation amoureuse. Par conséquent, il y a chez elles un rejet unanime de la prostitution, car celle-ci est représentée comme une sexualité privée de sentiments, de désir et de plaisir (pour celle qui se prostitue). Les garçons ont une attitude plus versatile à cet égard. Par rapport à la prostitution, la majorité des garçons des milieux populaires se positionnent plutôt comme des consommateurs potentiels, puisque dans notre société la prostitution est vue comme étant essentiellement féminine², alors que les filles ne l'approuvent pas et ne l'envisagent pas comme quelque chose de convenable et d'utile, mais comme un problème et une humiliation pour la femme. Cependant, la plupart des garçons des milieux aisés ne tiennent pas le même discours que ceux des classes populaires: moins attachés à la valeur *virilité* et moins prêts à accepter des rapports sexuels dépouillés de sentiments

¹ 80 entretiens semi-directifs ont été réalisés et ce en dehors des établissements scolaires, à la sortie des classes ou pendant la pause du déjeuner, dans la rue ou dans des cafés à proximité. Les entretiens, individuels et de groupe, ont été enregistrés puis transcrits et ont servi de matériau à l'analyse ethnologique.

² Même si cela ne correspond peut-être pas à la réalité des faits. Voir Nor (2001).

amoureux, ils condamnent la prostitution davantage que leurs camarades (Antunes Maia, 2002).

Par contre, la prostitution masculine n'est pas valorisée par ces garçons et devient soudainement « humiliante », « malsaine », « un truc de pédés et de transsexuels » et, donc, qui relève forcément du genre féminin. Ils n'admettent pas que l'homme puisse « se faire baiser » et c'est d'ailleurs pour la même raison qu'ils méprisent l'homosexualité, surtout le rôle « passif ». Dans cette logique, l'homme correspond au *sujet consommateur* et la femme à *l'objet consommé*. Celui qui revêt le rôle « passif » devient une « pute ». Ainsi, comme en Grèce, c'est le genre et non le sexe du partenaire qui détermine le classement d'un homme du point de vue de son identité sexuelle (Yannakopoulos, 1996).

Alors que la prostituée est vue par nos interlocuteurs comme « courageuse », voire valorisée dans les discours, la « pute », aussi appelée « pétasse » ou « salope », a un statut tout à fait décrié et ces termes sont donc choisis dans un contexte dépréciatif, ce qui n'est pas le cas pour la prostituée. Dans le langage adolescent, indépendamment de l'origine culturelle, du milieu social et même du sexe, une distinction est opérée entre « prostituée », « salope » et « fille sérieuse ». Dans une échelle de valorisation fonction du comportement sexuel, la « salope » – femme s'habillant de façon « provocante », ayant un nombre de relations amoureuses et de partenaires sexuels considéré (trop) grand et ne le cachant pas – ne serait pas obligatoirement « au-dessus » de la prostituée – femme qui pratique des actes sexuels en échange d'une rémunération – bien au contraire, car le fait que celle-ci vende son corps par « nécessité » est interprété comme un acte de « courage », alors que la salope est motivée par le seul plaisir sexuel (Antunes Maia, 2002).

La salope perturbe l'ordre social par ses comportements sexuels déchaînés ou considérés comme tels³. Au contraire, chez la prostituée, il s'agit d'une sexualité de « métier » qui suppose que celle-là ne jouit pas,

³ C'est l'une des principales raisons évoquée pour justifier les viols collectifs de ces filles qui « ne se donnent pas le respect » et qui « font honte à toute la cité », les « salopes ». Ces viols sont souvent, mais pas uniquement, commis par des bandes de jeunes (indépendamment de leurs origines culturelles, précisons-le). Le viol collectif revêt souvent le caractère d'une punition suite à la transgression d'une norme sociale, celle de taire la sexualité, pour les femmes, et d'afficher un désintérêt pour les hommes, ne cherchant donc pas à les attirer par leurs vêtements ou leur comportement.

mais ne fait qu'exercer une « profession », par ailleurs imposable. Cette professionnalité permet de garantir une certaine honnêteté. Les prostituées rempliraient un rôle « d'orthopédie sociale » (Corbin, 1978: 482). Par ailleurs, leur condition misérable, puisque c'est généralement la misère qui jettent les femmes dans la prostitution (Chaleil, 1981: 228), justifie leur comportement. On s'apitoie sur le sort de la prostituée car elle a basculé dans le malheur, un malheur qui, en plus, fait le bonheur des hommes, et « ne trouve aucune satisfaction réelle dans l'acte sexuel professionnel » (Sacotte, 1959: 13); par-là même, elle est moins dépréciée que la « salope ».

Dans les représentations des jeunes interrogés, il y a donc trois catégories de figures féminines: les *prostituées*, les *salopes* et les *filles sérieuses*. La salope et la prostituée sont dans le pôle négatif du jugement, car il est dévalorisant pour la femme d'avoir de nombreux partenaires sexuels et d'avoir des rapports sexuels sans être amoureuse; en revanche, la fille sérieuse, celle « *qui se respecte* », parce qu'elle « *ne couche pas avec le premier venu* » représente le pôle positif. Le terme « pute » ou « salope » devient alors une injure puisqu'il est synonyme de « *quelqu'un qui ne mérite pas le respect* ». Dans cette injure, il n'y a donc pas nécessairement de rapport avec un éventuel côté faible ou féminin du sujet visé, mais simplement un manque de respectabilité⁴.

La prostituée peut être relativement valorisée, par les caractéristiques que nous venons de voir mais aussi parce qu'elle n'est pas vue exclusivement comme une « soulageuse professionnelle » mais aussi comme un rêve de chair (Chaleil, 1981: 229). Par ailleurs, le vocabulaire ne lui a pas toujours attribué uniquement « des qualificatifs méprisants, mais souvent aussi des noms d'où émane une certaine sympathie » comme, par exemple, « fille de joie » (Geremek, 1976: 241).

La « salope » est donc davantage déconsidérée car elle transgresse les normes sociales inhérentes à son groupe d'appartenance, celui des jeunes filles du quartier qui se doivent d'être respectables et discrètes (parce qu'elles ne sont pas des prostituées). Le statut de ces dernières, celui de femme, membre d'une famille qu'elles se doivent d'honorer, et celui de futures épouses et mères; ainsi que leur rôle, qu'il soit celui de

⁴ Le terme sert, par exemple, pour désigner les agents de police.

collégiennes, lycéennes, étudiantes ou travailleuses (mais pas du sexe), leur interdisent d'entretenir des relations sexuelles (Antunes Maia, 2002).

La prostituée, elle, n'est pas dans la transgression, elle ne fait qu'exercer son rôle, sa profession, au moment et à l'endroit qui lui sont dus (les prostituées ont leurs propres tranches horaires de travail, habituellement la nuit), dans son propre « territoire » (il faut se rendre à des endroits précis pour trouver des prostituées puisque c'est dans des lieux bien précis que ces femmes exercent leur activité (Sacotte, 1959: 81) et son comportement est concordant avec ce rôle⁵. Elle se tient « à sa place ». Au contraire, la salope mélange les genres et les frontières qui séparent le monde de la décence et celui de l'indécence.

Notes sur la transculturalité dans la cité

Cette catégorisation hiérarchique de la femme est présente chez tous les groupes d'adolescents interrogés, même si elle ne s'exprime pas par les mêmes mots. En effet, le langage des jeunes des banlieues « déshéritées », dont une grande partie est issue de l'immigration⁶, est plus dur, plus cru que celui des jeunes « héritiers » (Bourdieu et Passeron, 1964) le plus souvent français « d'origine ». Si nos interlocuteurs montreuillois n'hésitent pas à employer les termes « *pute* », « *salope* », « *pétasse* », etc., ceux issus des classes aisées, que l'on a rencontrés essentiellement à l'Institution Notre-Dame de la Providence, développent un discours plus précautionneux, évitant les injures et les gros mots, et préfèrent parler de « *fille pas très fréquentable* », « *petite pute* », « *espèce de folle* », « *que tout le monde pointe du doigt* », « *qui couche avec un mec différent tous les 15 jours* »... On retrouve aussi la même commisération, mêlée parfois d'admiration, envers les prostituées.

⁵ Au Moyen Âge, les prostituées ont l'obligation de porter un habit particulier, qui fonctionne comme un signe distinctif (Geremek, 1976). Aujourd'hui, cette marque corporelle n'est pas une obligation mais reste une pratique: les prostituées se laissent reconnaître par leur façon de se vêtir, de se coiffer, de se maquiller, etc. Ces marques corporelles, ainsi que les lieux de prostitution et les prix des « services », servent aussi à distinguer les « classes » qui existent depuis le Moyen Âge chez les prostituées (Chaleil, 1981: 235-237).

⁶ Le fait qu'immigration et précarité se superposent amène certains chercheurs à confondre classe populaire et « origine culturelle », c'est-à-dire, à attribuer à des facteurs culturels ce qui, en fait, est le produit de la catégorie sociale.

La logique reste donc la même, celle de la catégorisation de la femme en fonction de ses comportements sociaux, amoureux et sexuels, indépendamment de l'origine culturelle des individus.

Les résultats de notre enquête⁷, qui vont au-delà de l'aspect qui a retenu notre attention pour le présent article, nous amènent à croire que les différences dues à l'appartenance sociale surpassent celles liées à la biculturalité qu'impose la migration, et à contredire la position culturaliste qui prétend cloisonner les différentes communautés culturelles vivant sur un même territoire dans des systèmes de croyances et de comportements clos et qui seraient issus uniquement de l'origine culturelle des individus, donnant l'illusion de spécificités communautaires, dans une démarche de surdétermination par le culturel qui néglige la condition sociale. Le culturalisme⁸ élude le contexte social, les conditions matérielles, les statuts juridiques, au profit de la seule donnée culturelle (Fassin, 2000).

Nous ne nous inscrivons donc pas dans cette tendance « ethnicisante » qui s'accommode aux analyses en termes de « choc de cultures » et qui « naturalise » le culturel (Fassin, 2000; 2002; Bonnet, 2000). Nous avons au contraire observé de multiples points communs entre des sujets issus de diverses communautés immigrées en France – en majorité des Africains, des Maghrébins et des Portugais – ainsi qu'une convergence des comportements, des attitudes, des valeurs, des croyances, des représentations et du vécu en fonction d'un même environnement social, ce qui nous a amené à parler de transculturalité⁹ dans cette banlieue déshéritée à l'apparence multiculturelle. Les jeunes s'inventent une transculturalité, de façon à trouver des repères identitaires

⁷ Qui repose essentiellement sur 80 entretiens semi-directifs et sur une enquête par questionnaires écrits et anonymes, remplis en salle de classe par 450 élèves: 222 de l'Institution Notre-Dame de la providence et 228 du collège Fabien. La passation des questionnaires s'est faite avec la collaboration du Conseillé d'Orientation et du professeur de Sciences de la Vie et de la Terre au collège Fabien, et avec celle du Proviseur et des Conseillés de Classe à l'Institution Notre-Dame de la Providence. Le questionnaire est inspiré de celui de l'enquête nationale ACSF – Analyse des Comportements Sexuels en France (Groupe ACSF, 1993).

⁸ Le culturalisme fait l'objet de vives critiques de par son utilisation inflationniste de l'argument culturel. Voir, par exemple, Jean-François Bayart (1996).

⁹ Au sens d'une reconnaissance réciproque d'un univers de significations partagées (Augé, 1994). Si l'interculturalité concerne la compréhension culturelle et ambitionne bâtir des ponts entre différentes cultures, la transculturalité met l'accent sur les éléments communs entre différentes cultures.

et à s'unir dans la différence. La transculturalité a trait à la multiculturalité existant dans les banlieues déshéritées, sur fond de « galère » et de rejet social, et pas seulement à une biculturalité difficile à vivre pour les jeunes d'origine étrangère. Dans un contexte multiculturel et sous la pression d'une situation socialement minorée, les jeunes des banlieues déshéritées s'inventent un métissage culturel et linguistique, se forgent une identité *mixte*, qui est aussi un instrument d'affirmation de l'identité sociale. Une situation minoritaire est transformée en une construction identitaire. Ainsi, par exemple, le rap, en tant que musique contestataire et vecteur, pour ces jeunes, de l'affirmation de leur originalité, mêle sur le plan linguistique langues africaines, arabe et française. La *transculturalité*, brassage original de cultures, exprime la solidarité à l'intérieur du groupe et une identité nouvelle, où le contexte social est la référence essentielle. Le phénomène *a priori* culturel qu'est celui des jeunes issus de l'immigration qui cherchent leur identité culturelle et qui la trouvent dans une synthèse originale de diverses cultures, se transforme en phénomène social puisque le groupe de pairs qui partage les mêmes valeurs, indépendamment de l'origine culturelle, participe et s'identifie à cette nouvelle identité, formant ainsi une transculturalité. Celle-ci se compose d'un ensemble de valeurs, de codes comportementaux, vestimentaires, linguistiques, et est le signe d'un besoin de reconnaissance sociale (Antunes Maia, 2002).

Références bibliographiques

- ANTUNES MAIA M. (2002), Les représentations et le vécu de la sexualité chez des adolescents scolarisés de la banlieue parisienne, Thèse en anthropologie sociale, Paris, EHESS.
- AUGÉ M. (1994), Pour une anthropologie des mondes contemporains, Paris, Flammarion.
- BAYART J.-F. (1996), L'illusion identitaire, Paris, Fayard.
- BONNET D. (2000), « Au-delà du gène et de la culture », Hommes et Migrations. Santé, le traitement de la différence, n° 1225: 23-38.
- BOURDIEU P. et PASSERON J.-C. (1964), Les Héritiers, Paris, Éditions de Minuit
- BOZON M. (1998), « La sexualité a-t-elle changé ? », in: N. BAJOS et al., La sexualité aux temps du sida, Paris, PUF: 11-34.
- CHALEIL M. (1981), Le corps prostitué, le sexe dévorant, tome 1, Paris, Galilée et Max Chaleil.
- CORBIN A. (1978), Les filles de nocés, misère sexuelle et prostitution (19^e siècle), Paris, Flammarion.
- FASSIN D. (2000), « Repenser les enjeux de santé autour de l'immigration », Hommes et Migrations. Santé, le traitement de la différence, n° 1225: 5-12.
- FASSIN D. (2002), « Sida, immigration et inégalité: nouvelles réalités, nouveaux enjeux », Sida, immigration et inégalités, Paris, ANRS.
- GEREMEK B. (1976), Les marginaux parisiens au X^{IV}e et X^Ve siècles, Paris, Flammarion.
- MATHIEU N.-Cl. (1991), « Les transgressions du sexe et du genre à la lumière de données ethnographiques », in: HURTIG M-Cl., KAIL M., ROUCH H., (eds.), Sexe et genre. De la hiérarchie entre les sexes, Paris, CNRS: 69-80.
- NOR M. (2001), La prostitution, Paris, Le Cavalier Bleu.
- PRÉJEAN M. (1994), Sexe et pouvoir. La construction sociale des corps et des émotions, Québec, Presses de l'Université de Montréal.
- SACOTTE M. (1959), La prostitution, Buchet / Chastel.
- YANNAKOPOULOS K. (1996), « Amis ou amants ? Amours entre hommes et identités sexuelles au Pirée et à Athènes », Terrain, n° 27, L'amour: 59-70.